

I

Paris, lundi 22 septembre

Une vibration chatouilla mes fesses, me faisant sursauter. L'antique parquet de la bibliothèque couina en réponse. Je me tapis dans une encoignure avant de tirer mon téléphone portable de la poche de mon jean. Le numéro de l'agence clignotait gaiement sur l'écran, impossible de rejeter l'appel. Je décrochai en adressant une prière à mon ange gardien pour que le surveillant se promène à l'autre bout des rayonnages.

— Loren, j'écoute, chuchotai-je.

— C'est Justine. J'ai eu en ligne un certain « monsieur Anderson » qui souhaite te rencontrer en fin d'après-midi.

Le nom ne me disait rien, mais ce n'était pas étonnant. L'ARP, l'Agence de recherche paranormale, était une structure confidentielle qui fonctionnait au bouche-à-oreille. Elle n'avait pas pignon sur rue et la liste de ses employés n'apparaissait nulle part. Ce qui ne l'empêchait pas de tourner à plein régime. D'ailleurs, avec ma tonne de paperasse en retard, je préférais passer le bébé.

— Tu peux proposer le job à Martin ?

— Non, le client t'a expressément demandée. À moins que tu connaisses une autre Loren Ascott ?

Son ton moqueur me hérissa. Justine avait l'art de me

transformer en porc-épic. Je pris ma voix la plus mielleuse pour répondre :

— Je suis unique, tu le sais bien. À quelle heure ?

— Dix-sept heures, au bureau.

— Je serai là, soufflai-je, l'oreille aux aguets.

Non loin, le bois gémit : ma bête noire tentait une approche discrète. Je raccrochai au nez de ma collègue. Ça me vaudrait une mauvaise note supplémentaire dans son carnet « spécial Loren », mais tant pis. Je n'avais aucun désir d'écoper d'une quatrième amende pour usage interdit de téléphone mobile, que l'agence ne me rembourserait pas.

Je m'emparai d'un ouvrage au hasard et feignis d'être absorbée par son contenu lorsque le vilain nabot affecté à cette partie de la bibliothèque pointa ses godillots au bout de l'allée. Il me toisa jusqu'à ce que je daigne lever les yeux sur son costume étriqué et ses sourcils froncés. Je papillonnai des cils et lui décochai un sourire timide. Il se raidit comme s'il s'agissait d'un geste indécent. Guère tentée par une expulsion *manu militari*, je retins mon envie de lui souffler un baiser. Avec un reniflement, il repartit de son pas traînant, en grommelant quelque chose à propos des jeunes d'aujourd'hui. Dès qu'il eut disparu, je soupirai de soulagement et replaçai le livre sur l'étagère. Mes recherches sur les expériences de mort imminente attendraient. Si je voulais appliquer la règle des deux P (ponctuelle et présentable), j'avais intérêt à me dépêcher.

Je galopai jusqu'à ma moto et mis les gaz. En un temps record, et après maints coups de klaxon d'automobilistes agacés par mon slalom entre leurs pare-chocs, je regagnai mon immeuble de la rue de Tolbiac, dans le XIII^e arrondissement.

Mes jambes fonctionnant mieux que le minuscule ascenseur poussif, je grimpai quatre à quatre les marches jusqu'à mon trois-pièces cuisine, au sixième et dernier étage. Après avoir remporté une nouvelle victoire sur la serrure récalcitrante, je lançai ma veste sur le canapé et me précipitai dans la salle de bains pour me rafraîchir. Un coup de brosse à mes cheveux acajou et un soupçon de maquillage plus tard, j'étais presque prête. Je sautai dans un tailleur-pantalon noir avec un soupir. J'avais toujours l'impression de me déguiser quand j'enfilais ma « tenue clientèle ».

Je ne disposais plus que de vingt-trois minutes avant le rendez-vous fixé par Justine-la-charmante-réceptionniste, qui savait pertinemment que je risquais d'arriver en retard. Je ne lui ferais pas ce plaisir.

Je chaussai une paire d'escarpins, renfilai ma veste, claquai la porte et dévalai l'escalier.

Situé à l'écart du centre, le siège de l'agence fondée par Armand Rancourd de Plessis, richissime passionné d'occultisme, occupait cent vingt mètres carrés au quatrième étage d'un immeuble du début du siècle. Seules les lettres entrelacées du sigle – les propres initiales du patron – ornaient la porte. Sérieux et discrétion étaient nos maîtres mots.

Les locaux sentaient légèrement la cigarette froide, une odeur que nous n'avions jamais réussi à éliminer. À croire que les anciens locataires fumaient plus qu'ils ne bossaient. Entre-temps, la loi antitabac était passée par là. Un incommensurable plaisir pour moi, une source de tension pour Édouard Vorand, mon supérieur, que j'avais déjà vu avec un patch de nicotine à chaque bras. Il aurait bien vapoté en continu, mais M. Rancourd de Plessis avait aussi banni la cigarette électronique.

À la réception, Justine Bourdin, diplômée en accueil aimable et utilisation optimale de Microsoft Office, me fit signe que mon rendez-vous était déjà là.

— Je l’ai installé dans ton *bureau*.

Une pointe de dégoût assaisonnait le dernier mot. Je retins une grimace de contrariété, j’aurais préféré qu’elle nous attribue la salle de conférences. Elle dut lire dans mes pensées, car elle précisa :

— Navrée, Christophe reçoit une famille nombreuse.

— Pas grave, grommelai-je en haussant les épaules.

Sa mine réjouie valait tous les commentaires du monde : Vorand ne manquerait pas de me rappeler – pour la sixième fois de l’année – de ranger mon foutoir, selon sa délicate expression. Toute l’agence l’entendrait me remonter les bretelles.

Justine prenait son pied à me pourrir la vie.

Après avoir suspendu ma veste dans la penderie, je traînai mes escarpins sur la moquette usée jusqu’à la porte arborant une plaque à mon nom. J’y frappai trois coups et pénétraï dans mon antre, le jugeant d’un regard inquisiteur. La fenêtre laissait entrer une joyeuse luminosité automnale qui soulignait la pagaille ambiante. Une demi-douzaine de dossiers s’étalait par terre, d’autres s’élevaient en piles instables contre le mur. Le clavier de l’ordinateur disparaissait sous un monceau de paperasse. À la place d’un client, j’aurais fui à toutes jambes.

L’homme assis sur l’un des deux fauteuils destinés aux clients se leva et je lui accordai mon attention. Grand, à la limite de la maigreur, la quarantaine, bien coiffé, bien parfumé, bien sanglé dans un costume d’excellente coupe. Un notaire ou un avocat, songeai-je en lui tendant la main. Quand il me la serra mollement, je contins mon envie de lui broyer les os. Mon *sensei* aurait salué ma

maîtrise. Affichant un sourire commercial, je dis d'une voix aimable :

— Enchantée, monsieur.

— Moi de même, Miss Ascott, répondit-il avec un léger accent britannique.

Il me dévisageait d'un regard perçant, comme pour graver mes traits dans une mémoire infailible. Ce type, avec ses iris bleu délavé, me mit soudain mal à l'aise. Je lui retournai son examen, enregistrant les cheveux bruns semés d'argent ramenés en arrière pour masquer une calvitie naissante, le nez busqué, la bouche pincée, l'entêtante fragrance de l'après-rasage.

— Je vous en prie, prenez place, lâchai-je en désignant le siège qu'il venait de quitter. Désolée pour le désordre, je ne pensais pas avoir de rendez-vous aujourd'hui.

— Vous êtes tout excusée, c'est moi qui ai souhaité vous rencontrer dans l'urgence.

Une fois calée dans mon fauteuil à roulettes, je posai la traditionnelle question :

— En quoi l'Agence de recherche paranormale peut-elle vous être utile ?

En réalité, les questions qui me turlupinaient étaient : « Qui vous a transmis mon nom, et pourquoi souhaitez-vous que ce soit moi qui traite votre problème ? » Mais la règle numéro 1 de l'agence était claire : « Discrétion assurée ». Interdit d'interroger le client sur ses motivations.

— Je suis ici en ma qualité de notaire de Sir Andrew Telmoore.

Il guetta ma réaction. Ce nom me disait vaguement quelque chose. Comme je gardais le silence, il continua :

— En début d'année, mon employeur a acquis un château fort qu'il a entrepris de rénover. Or, depuis peu,

certaines manifestations dérangeantes se produisent sur le chantier. Il aimerait que vous y mettiez un terme.

Nous arrivions au cœur du sujet. J'étais en terrain familier : en deux ans, j'avais étudié et fait cesser pas moins de quatorze *manifestations*, comme Anderson les appelait.

— Quel type de phénomènes ?

— Des bruits, des objets déplacés.

Classique. Rien de bien grave au demeurant.

— Il faut que cela s'arrête rapidement.

Sans blague ! Personne n'apprécie d'être confronté au surnaturel. J'avais cependant le sentiment qu'il y avait davantage que la leçon – apprise par cœur ? – débitée par cet homme tiré à quatre épingles. Il interpréta mal mon silence méfiant, car il précisa :

— Sir Telmoore est prêt à verser d'importants honoraires pour une intervention immédiate. Tous vos frais seront couverts, vous serez nourrie, logée, blanchie.

— Combien ? lâchai-je abruptement, curieuse de connaître le prix de la tranquillité du businessman.

Sans s'offusquer de ma rudesse, il annonça un chiffre impressionnant, même pour une durée de plusieurs semaines. Le pourcentage qui me reviendrait correspondait à environ six mois de salaire. De quoi faire réfléchir la plus têtue des mules, surtout au vu de mon compte en banque flirtant avec la zone rouge. Je me tus de longues secondes, puis osai la question interdite :

— Si cela ne vous dérange pas, pourrais-je savoir qui vous a communiqué mon nom ?

Il se détendit imperceptiblement.

— Mon employeur est une relation d'affaires de votre père. Celui-ci, mis au courant de ses ennuis, lui a mentionné vos... talents.

Mon riche et tendre papa ! Pour une surprise... Le prétendu travail de sa fille unique le dérangeait – on n'est pas *licencié ès parapsychologie* chez les Ascott –, mais qu'on lui demande un nom pour ce genre de tâche, et il donnera le mien sans hésiter. On ne recommande pas un concurrent alors qu'on a du matériel de qualité dans la famille.

Je retins un rictus et revins à mes interrogations :

— Où se trouve ce château ?

— Vous comprendrez aisément que mon employeur n'aime pas divulguer les emplacements de ses acquisitions. Bien sûr, si vous acceptez sa proposition, toutes les informations utiles vous seront transmises.

En clair : « Signe d'abord et tu découvriras les zones d'ombre ensuite. » Pas question.

— Afin de pouvoir aller de l'avant, j'ai besoin de...

— Vous avez jusqu'à demain midi pour me communiquer votre décision, m'interrompit-il en déposant une carte de visite sur un coin dégagé du bureau. Je dois repartir au plus vite et serais heureux que vous m'accompagniez.

Je n'insistai pas : je savais reconnaître une fin de non-recevoir. Il se leva, rajusta son veston. Nous échangeâmes une poignée de main aussi peu ferme que la précédente sur le pas de la porte, et il s'en alla. Je m'empressai d'ouvrir la fenêtre pour éliminer les derniers relents de son après-rasage.

Cette courte conversation m'avait mise mal à l'aise. Le comportement d'Anderson n'était pourtant pas différent de celui de beaucoup de clients : il est difficile d'évoquer des phénomènes étranges lorsqu'on n'y croit pas vraiment. Mais il y avait autre chose. Comme un signal d'alarme qui vibrait au fond de moi.

Ce soir-là, allongée sur mon lit, la tête reposant sur le ventre rebondi de ma peluche fétiche, un dragon bleu

à crête jaune prénommé Gobe-Mouche, je réfléchissais en tournant et retournant le bristol du notaire entre mes doigts. Je rechignais à accepter l'offre ; ce Sir Telmoore me perturbait. Internet n'avait donné qu'une biographie succincte du discret et richissime businessman britannique, collectionneur passionné d'objets anciens. J'avais cependant déjà entendu parler de lui. Mais où et quand ? Était-ce par mon père ? Peu probable, il évoquait rarement ses relations d'affaires devant moi. Cela me reviendrait. J'espérais juste que ce ne serait pas trop tard. Il était bien sûr hors de question d'appeler mon cher papa pour en apprendre plus. Un, je dialoguais difficilement de manière civilisée avec lui depuis mes années de pensionnat, et deux, je ne tenais pas à tomber sur ma charmante belle-mère, à peine plus âgée que moi.

Après le départ d'Anderson, Vorand, mon supérieur si délicat, si sensible, si humain, avait écouté mes doutes jusqu'au moment où j'avais mentionné le montant proposé. Il m'avait alors bien fait comprendre qu'une offre pareille ne se refusait pas, que mes angoisses de jouvencelle l'agaçaient et que j'avais intérêt à filer droit. Puis il m'avait congédiée en agitant ses doigts boudinés comme pour chasser un répugnant insecte.

Si seulement le grand patron ne naviguait pas à proximité d'îles désertes au nom imprononçable ! Avec lui, j'aurais pu m'expliquer. Mais en son absence, Vorand avait tout pouvoir et ne manquait pas d'en abuser. Et si une intuition me poussait à écarter ce travail, mon bon sens me rappelait que je n'avais aucune raison valable de le faire.

— La nuit porte conseil, marmonnai-je en m'enroulant dans la couette, le fidèle Gobe-Mouche plaqué contre mon ventre.

II

Mardi 23 septembre

La nuit n'avait rien porté. En revanche, les prunelles ombrageuses de Vorand, le lendemain matin, me convainquirent d'accepter la mission, sinon, ma vie deviendrait un enfer jusqu'au retour du grand patron, prévu en novembre. Si je survivais, je pourrais toujours me plaindre de son attitude dictatoriale.

À onze heures cinquante-neuf, assise dans le bureau du cher homme qui me couvait d'un regard d'aigle, je composai sur son téléphone le numéro inscrit sur la carte de visite. Mon supérieur enfonça la touche du haut-parleur d'un index impérieux. Le notaire répondit à la seconde sonnerie :

— Roger Anderson.

L'accent britannique intensifiait sa diction compassée.

— Bonjour monsieur, Loren Ascott de l'ARP à l'appareil.

— Je n'espérais plus votre appel.

Une vibration dans sa voix m'affirma le contraire : il savait que j'attendrais la dernière minute pour téléphoner. Je détestais me révéler prévisible. Le visage granitique de Vorand m'empêcha de lui raccrocher au nez, et je repris :

— J'accepte votre offre. Avez-vous la possibilité de venir à l'agence rencontrer notre directeur adjoint afin de signer le contrat ?

— Avec un immense plaisir. Je passerai en début d'après-midi.

Vorand hocha la tête, un rictus de gloutonnerie étira sa bouche lippue. Il se délectait déjà de la rondelette somme que rapporterait cette affaire. Me sentant piégée par l'univers entier, je pestai en mon for intérieur avant de demander un brin sèchement :

— Quand partirons-nous ?

Mon supérieur plissa les yeux. On reste gentille avec un client, surtout lorsqu'il paie aussi bien. Anderson ne s'en émut pas :

— Ce soir. Vous trouverez votre billet de train pour Marvejols dans votre boîte aux lettres.

Je ravalai une exclamation. Ce type ne manquait pas d'air. Pas la peine de lui demander comment il avait trouvé mon adresse : j'étais dans l'annuaire.

— Je ne suis pas certaine de pouvoir partir aussi vite.

— Je suis sûr que vous trouverez une solution, Miss Ascott. Le départ est à dix-huit heures quarante-sept, gare de Lyon, voie cinq.

Voilà qui était rapide et concis. Alors que j'ouvrais la bouche pour protester, Vorand me foudroya du regard.

— Mademoiselle Ascott sera à l'heure, affirma-t-il.

Ce fut à mon tour de transformer mes iris en lance-roquettes, ce qu'il ne parut pas remarquer.

— J'y compte bien, déclara Anderson avant de raccrocher.

Vorand se carra dans son fauteuil.

— Je te donne ton après-midi, me congédia-t-il avec son habituel geste de la main.

— Ta générosité te perdra.

Je filai sans le saluer. La satisfaction qui suintait par tous ses pores m'écoeurait. Je passai en trombe devant

une Justine éberluée et m'enfermai dans mon bureau. Quatre choses à faire : ranger mon capharnaüm, me trouver un remplaçant au dojo – je donnais des cours de karaté et de self-défense en soirée –, boucler mes bagages et me renseigner sur la ville de Marvejols, pour le cas où il s'agirait bien de notre destination finale, ce dont je doutais fort.

À dix-sept heures quarante, j'embarquai dans une rame de métro et descendis à la station Châtelet. Les souterrains grouillaient de Parisiens avides de rentrer chez eux après une journée de travail. Moi, je m'y rendais, au travail, tirant d'une main une imposante valise à coque, portant de l'autre un sac de voyage contenant mon matériel et, en bandoulière, la sacoche de mon ordinateur portable. Un vrai petit âne qui n'avait pas besoin de carotte pour cheminer en titubant. Un sac à dos griffé, cadeau de ma chère maman, la célébrisime actrice Adélaïde Saint-Clair, qui se contente de m'envoyer de jolis paquets des quatre coins du monde sans jamais passer me voir, complétait mon harnachement.

Depuis que j'avais quitté la maison, je me sentais mal à l'aise. Je m'étais même surprise à chercher à repérer un éventuel poursuivant, sans y parvenir en cette heure de pointe. Finissant par me dire que je devenais paranoïaque, j'adoptai une attitude faussement détendue, ce qui était loin d'être facile avec mon barda.

Mon téléphone portable se mit à sonner et à vibrer tandis que j'empruntais l'un des couloirs carrelés menant à ma correspondance. Flûte ! Comme une nouille, je l'avais enfourné dans mon sac à dos. Je disposais de trente secondes avant de passer sur messagerie vocale.

Quand je parvins enfin à mettre la main dessus, la mélodie insistante se tut. Agacée, je consultai le répertoire : numéro masqué, pas moyen de rappeler. Tant pis. Si c'était important, on me recontacterait.

Avec un soupir résigné, je glissai le mobile dans la poche de mon manteau, repris mon fatras et m'apprêtai à continuer mon chemin, en brave mulet que j'étais. La prochaine fois, au diable les économies de bouts de chandelle, je commanderais un taxi.

Ce n'est qu'à cet instant précis que je me rendis compte que tout le monde avait disparu. Bienvenue dans la quatrième dimension ! Personne, ni devant ni derrière moi. Je tendis l'oreille. La rumeur perpétuelle qui hantait le métro ne s'était pas tue. Ce devait juste être une période de creux. Mais un gros creux, alors.

Comme je me décidais à avancer, un homme déboucha à l'angle du couloir, les mains dans les poches. Court sur pattes, plutôt massif, vêtu de noir, il m'évoquait un bouledogue. Son visage quelconque était rasé de près, de même que son crâne. Il sifflotait *Eye of the Tiger* en cumulant les fausses notes. La sensation d'étrangeté s'intensifia. Je caressai l'idée de rebrousser chemin mais, chargée comme je l'étais, il me rattraperait sans peine. Sans compter que mes escarpins à talons n'étaient pas conçus pour cavalier.

La meilleure défense est l'attaque... si on vous agresse, ce qui n'était pas encore le cas. Je me hâtai de poser mon barda, ôtai mon manteau et me déchaussai. Dans le monde normal, il m'aurait considérée d'un air stupéfait. Il se contenta de sourire. J'avais l'impression de jouer dans un mauvais film. Je regrettais déjà de m'être pomponnée pour ce trajet en première classe.

— Loren Ascott ? demanda-t-il d'une voix nasillarde.

— Si je vous disais non, vous ne me croiriez pas.

Son sourire s'élargit sans atteindre ses yeux sombres, enfoncés sous d'épais sourcils. Il continua à avancer. Je jetai un regard en arrière. Pas âme qui vive. Comment avait-il réussi son coup ?

— Que me voulez-vous ? lançai-je en me mettant en garde.

Il franchit le dernier mètre qui nous séparait. Son poing jaillit de sa poche et partit en avant. Mon regard se focalisa sur une bague au chaton orné d'un imposant saphir. L'air siffla à mon oreille lorsque je l'évitai sans mal. Cet assaut était un test : il ne désirait pas me blesser. Pas encore, du moins. Je n'avais pas de tels scrupules.

Mes réflexes entrèrent en action : j'esquivai un direct du droit, feintai et décochai un puissant *uraken* qui s'écrasa au-dessus de sa tempe. Il encaissa avec une grimace et répliqua. Son poing me heurta, mes côtes gémirent. Cette fois, il n'avait pas fait semblant. Le souffle court, je bloquai les attaques suivantes en reculant. Il frappait avec la force d'un taureau. Mes membres s'engourdirent. Si je ne me débarrassais pas de lui en vitesse, je le regretterais.

Je repartis à l'assaut. Pivotant, j'enchaînai un coup de pied fouetté dans les côtes et un atémi à la glotte. Les yeux écarquillés, il tomba à genoux. Je me jetai sur lui, le fis basculer en arrière et lui cognai le crâne contre le sol. La délicieuse musique de l'os s'écrasant sur le ciment résonna. Là ! Il n'était pas près de bouger. Je fouillai ses poches en vitesse. Vides. Le contraire m'eût étonnée.

Je me relevai en grimaçant et contins mon envie de lui envoyer un méchant coup de pied. On ne frappe pas un adversaire à terre. À présent que l'adrénaline se dissipait, j'hésitais à appeler la police. Si je le faisais, l'établissement du rapport me ferait rater mon train. Sans compter que j'étais considérée comme armée et dangereuse en raison

de ma ceinture noire de karaté. J'avais donc intérêt à ne pas me trouver à proximité d'un homme évanoui, même un sale type. Après tout, je n'étais pas blessée et lui s'en tirerait avec une commotion. Mieux valait éviter les ennuis.

Encore troublée, je me rhabillai, récupérai mes affaires et filai en direction de ma correspondance. J'éprouvais un irrépressible besoin de fuir.

Au bout du couloir, une barrière munie d'un panneau indiquant « Travaux en cours, passage interdit » bloquait l'accès au hall. Cela expliquait pourquoi je n'avais croisé personne. Ce gars n'avait pas pu agir seul.

Je franchis la barrière sous les regards indifférents, descendis une volée de marches, pour une fois ravie de me mêler à la foule transpirante et maussade, et sautai dans la première rame en direction de la gare de Lyon.

Je me détendis une fois installée dans le confortable compartiment réservé par Anderson. Il fit son apparition une poignée de secondes avant que le train ne se mette en branle. Nous échangeâmes quelques paroles polies tandis qu'il prenait place en face de moi. Sans chercher à maintenir notre semblant de conversation, il sortit un ordinateur portable d'une mallette en crocodile et plongea dans ses dossiers. Cela m'arrangeait. J'avais décidé de taire l'incident du métro. En parler à un type qui ne m'inspirait pas confiance était inutile, d'autant que je ne comprenais pas les raisons de cette agression. Avait-on tenté de m'empêcher de partir ? Ou cherchait-on à tester mes réactions ? Qui était derrière tout cela ?

Je finis par chasser mes questionnements stériles et m'absorbai dans la contemplation du paysage qui défilait, baigné par le crépuscule.